

Un corps s'exhibe pour s'abandonner à la réalité de ses fonctions. Une chatte vendue à prix bas, prend la parole pour vomir les putasseries de la rue.

(...) Vaste champ de bataille sur lequel opèrent les queues du monde entier, le vagin de Ginka contient un génocide mondial légitimé par la quête du plaisir furtif de l'homme en proie à ses fantômes les moins avouables. Sa chatte est à disposition pour 300 francs. Assise, debout ou allongée, elle rêve à la maison qu'elle pourrait s'acheter pour y vivre paisiblement. Son discours est franc, sincère et sans détours, il ne s'agit pas de pratiquer la complaisance pour s'évoquer, nue devant un public curieux.

(...) Evoluant dans un espace clos, aux lumières bleutées, sans décors, Valérie Brancq s'approprie avec une aisance déconcertante la difficulté de son rôle. Arrogante, elle prend le public à partie avec une élégance et une poésie touchantes, pour s'évoquer et se montrer sans vulgarité. Elle enchaîne les mots, les situations, les positions, avec toujours plus de vérité, qui s'impose comme une évidence. L'indécence n'est pas le propos pour une mise en scène qui convoque le corps afin d'en faire la caisse de résonance de tous les maux qui le transforment. Une pute, qui n'a plus rien à perdre, même pas son honneur, s'approprie un espace de parole dans lequel tout est permis. Admirable, Valérie Brancq, se transforme dans l'espace clos qui lui est réservé, pour dire et montrer, ce que les autres filles ne peuvent sans doute pas faire. Sa nudité, ses gestes obscènes légitiment un engagement fort et troublant pour restituer la réalité de ces filles que l'on marchandise, pour dire la vérité sur ces corps que l'on réduit à l'humiliation dans le silence obscène du plaisir vénel.

Bruno Deslot

Intégralité de l'article sur <http://www.theatrorama.com/2009/12/lb25-putes/>